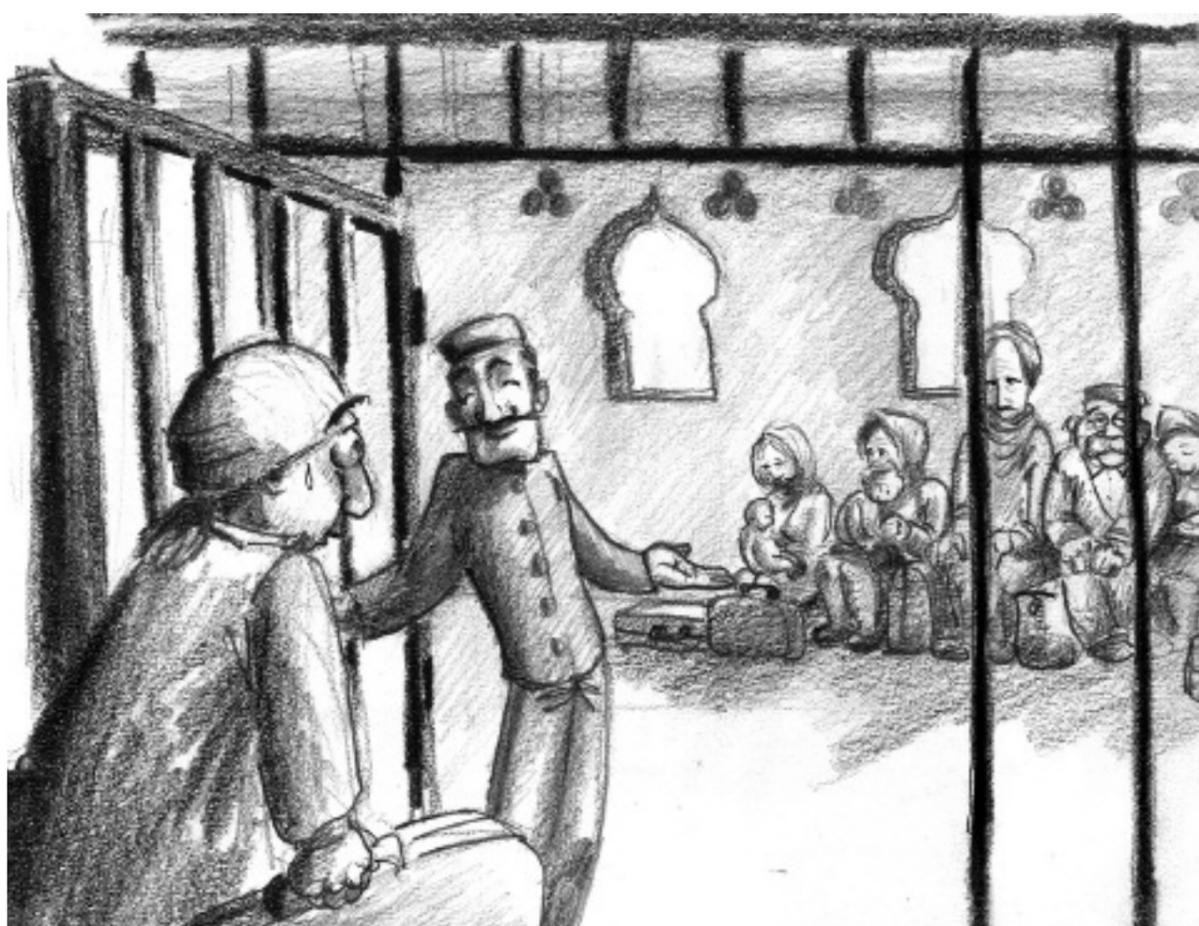




QUOTIDIEN DU CAMP NO BORDER DE CALAIS - N°2 - MERCREDI 24 JUIN 2009

WELCOME IN CALAIS



Calais-sur-Flics

Cela fait longtemps que les centaines de flics qui rôdent à Calais usent avec les populations migrantes de méthodes dignes d'un Etat fasciste. Rafles ou chasse à l'homme, tabassages et humiliations. Et d'ailleurs, comme nos voisins du Beaumalais nous le disent, les quartiers populaires de Calais aussi, comme ailleurs, sont habitués aux fouilles et arrestations arbitraires. Les graffitis « Nik la BAC » sur chaque façade en témoignent à leur façon.

Mais depuis quelques jours, c'est l'invasion, le raz de marée, l'état de siège. Pour la venue du camp No Border, ce serait 2500 flics réquisitionnés. En ville, ça grouille : cargaisons de CRS et de gendarmes, les dizaines de voitures banalisées de la BAC, les policiers en civils aux coins des rues qui te filent genre « incognito », pareille pour les grosses berlines bleues foncées remplies de molosses qui te suivent dans toute la ville... pour rien. Et puis l'exotique police « montée »... Du côté camp, ça rôde sévère : les patrouilles incessantes, les policiers en civils qui filment et photographient nos gueules d'ange avec des zoom de trois mètres pour alimenter leurs petits fichiers de collabo, l'hélicoptère qui fait sa ronde toute la journée... Les partisans de l'ordre peuvent saliver : on a mis le paquet ! Les choses sont claires : les méchants qui veulent la liberté et niquer tous les présidents du monde ne gagneront pas la partie, les gentils chefs bien planqués dans leurs forteresses protégées par des hordes de matraques auront leur peau !

Nous, on a tranquillement diffusé ce journal et des tracts aux calaisiennes et calaisiens. L'accueil était plutôt favorable, très curieux, et les discussions nombreuses. « Pourquoi vous ne venez que maintenant ? / L'abolition des frontières, mais c'est pas possible ! / On n'a rien contre vous, mais du coup on va devoir fermer boutique samedi. / Je ne comprends pas bien quel est le but de ce camp ? »

Alors on s'explique : l'Etat français et les autres qui soutiennent les dictatures... Leurs guerres impérialistes, leurs ruines des économies traditionnelles... Les populations en exils voulant échapper à ces situations de crises qui se retrouvent tabassées par tous les flics européens, fichés, mis en prison, déportés, etc.

Retour à Calais : la police a été à la hauteur de sa mission ridicule. Au bout d'une heure de distribution, un contrôle d'identité, et puis... un deuxième... et puis un troisième, où cette fois l'officier de la PJ entouré d'une vingtaine de ses potes nous fouille et confisque les journaux. Distribution soi-disant interdite sans autorisation, ce qui nous fait quand même bien rire (jaune)... Démocratie vous dites, libre pensée vous dites ? Au dernières nouvelles, le préfet aurait donné consigne de ne plus importuner celles et ceux qui tentent de « communiquer » avec la population. Quant aux contrôles, faut pas rêver : on est cerné.

Et les migrantes et les migrants dans tout ça ? Un beau nettoyage en perspective ?

Les casseurs, les voyous, la racaille, les terroristes... c'est les flics !

Agenda - Jeudi 25 juin



Ateliers...

- ✕ 12h00-13h30 : "No More Deaths": AIDES DIRECTES POUR TRAVERSER LES FRONTIÈRES (ARIZONA)
- ✕ 14h00-15h30 : Le régime des frontières du Royaume-Uni : les principaux acteurs du régime des frontières et comment fonctionne le système
- ✕ 15h30-17h00 : "S'écouter et se soutenir les uns et les autres : écoute active et utilisation du groupe affinitaire comme soutien à long terme" /
- ✕ 18h30-20h00: L'externalisation des frontières et la politique sélective de l'immigration et leurs conséquences
- ✕ 18h-23h00 - Concerts



Cinéma...

- ✕ 15h : "Khaneh-ye doust kojast ?" / "Où est la maison de mon ami ?" - Abbas Kiarostami , Iran, 1987-1h25- VOSTF
- ✕ 18h : films courts irakiens
- ✕ 20h : CARTE BLANCHE AUX FILMS REALISES PENDANT LA SEMAINE ET POUR D'AUTRES PROPOSITIONS
- ✕ 21h : "Takhté siah", "Blackboards", "Le tableau noir" - (iranien/kurde) Samira Makhmalbaf, 2000, 1h25 - VOSTF



Petit détour par l'Afghanistan

En bref !

Chasse aux abords du camps

Mardi soir, alors qu'un groupe de migrants longeait la rocade qui passe derrière le camp, les CRS sont descendus de leur camion et les ont pris en chasse. Ils n'ont attrapé personne. Pour les migrant-es, ces course-poursuites sont quotidiennes. Au premier jour du camp, nous prenons ça comme une provocation de plus.

1ère action du No Border

Mercredi matin, à peu près trente personnes ont pris la direction du centre de rétention de Lesquin, à côté de Lille. Ils et elles se sont attachés pendant deux heures pour empêcher la sale besogne des expulseurs. Après deux heures de blocage, les flics, moins pacifistes, n'ont laissé s'échapper que deux personnes. Les autres sont toujours en garde à vue. Plus d'infos demain.

La guerre de l'eau

Pour acheminer l'eau jusqu'au camp, un tuyau doit traverser la route. La police s'amusait à accélérer dessus pour mieux le saboter. A côté, les riverains nous témoignaient de plus de respect en prenant garde de ralentir. Sans l'aide des pompiers, notre situation sanitaire aurait été des plus précaires. On saura sur qui compter.

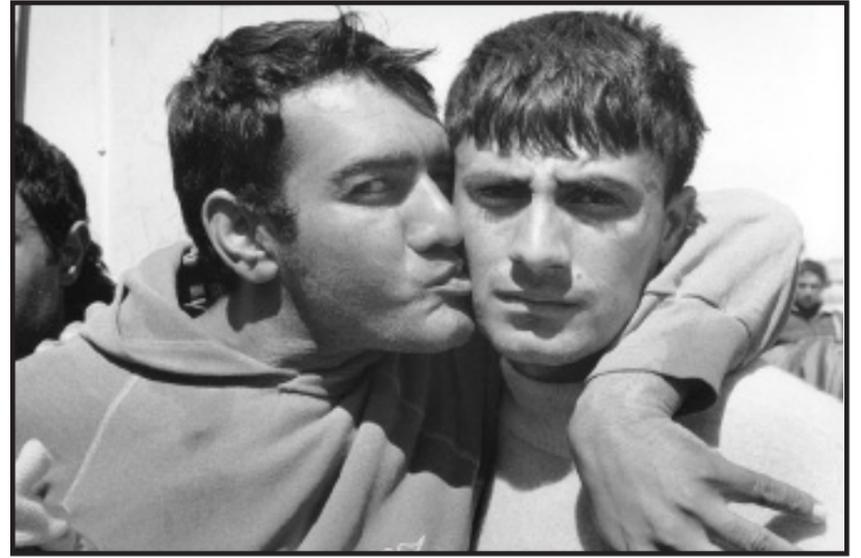
Premières provocations

Mercredi matin vers 1h30 du mat', les flics se sont postés à l'entrée du camp, projecteur braqué sur les tentes. Histoire de réveiller tout le monde ? Pour l'instant, personne n'a répondu aux provocations. Jusqu'à quand ? Quelques heures plus tard, ils couraient une copine de l'équipe sécurité.

Kaboul

De quelque chose qui ressemble au vent,
De quelque chose qui ressemble à la mer,
De quelque chose qui ressemble à la lune,
De quelque chose qui ressemble au pain,
« de la soif d'un poème triste et vif »
je dois écrire.
De l'éclat de mille explosions
- dans la journée,
pendant la nuit -
De la main tendue de milliers de mendiants
dans les rues blessées
de « la ville nouvelle » -
je dois écrire.
Des lamentations impatientes de la pluie
Sur la mort de la verdure,
Sur la mort de la joie,
De boire la totalité de la nuit
Dans des sombres coupes de tristesse,
De mitrailleuses, d'obus, de sang
je dois écrire.
De tant de visages brûlés par le vent,
par le soleil,
De tant d'hommes déshonorés, désespérés
Qui rentrent avec une brassée de faim,
Avec un fardeau de plaies,
De quelque chose qui ressemble aux pleurs,
De quelque chose qui ressemble au sang,
De quelque chose qui ressemble à Kaboul
Je dois écrire.

Latif Pedram
Traduction de Parviz Khazraï



Latif Pedram

Latif Pedram est écrivain et homme politique pacifiste. Réfugié en France en 1993, il fuit les talibans dont il dénonce « la nature obscurantiste, moyenâgeuse et fascisante de ce groupe ennemi de l'humanité ». Il rentre en 2004 après avoir fondé le Congrès National d'Afghanistan, un parti démocratique et multiethnique. Depuis février 2008, Latif Pedram est en résidence surveillée à Kaboul. Il s'agit de restreindre ses activités politiques. Plusieurs personnalités démocrates et pacifistes sont également menacées de mort (la Présidente de la Commission nationale des droits de l'Homme, Mme Sima Samar), quand elles ne sont pas assassinées (Abdelsamad Ruhani de la BBC).

L. Pedram rappelle que « le projet taliban a été conçu par les Britanniques, soutenu par les Américains et financé par les Arabes. Il dénonce « le rôle joué par les gouvernements pakistanais et saoudien en faveur des talibans ». Et il voit la croisade américaine soutenue par l'OTAN comme « une ingérence qui répond aux intérêts stratégiques, militaires et pétroliers du grand maître du monde ». Depuis, les investisseurs américains et chinois trouvent dans l'actuel président Hamid Karzaï un allié pour exploiter les mines de cuivre, choper des marchés publics de construction, et imposer leur capitalisme et son modèle de développement mortifère.

A la rencontre des Afghans de Calais

Dans la zone industrielle de Calais, sur le bord de la petite rue du Pont Trouille, vous découvrirez un morceau d'Afghanistan. Près de 400 afghans pachtoun* s'y sont installés courant 2009, formant un mini Kaboul avec sa mosquée en plastique et ses épiceries en palettes. Originaires du Sud-Est de l'Afghanistan, les pachtoun ont commencé à affluer vers l'Europe lors de l'invasion de leur pays par les forces de l'OTAN en 2001. La plupart vous raconteront la folie des taliban, certains évoqueront celle des américains, mais une minorité seulement vous dira la raison principale de leur exil : la misère ou l'oppression. Car pour beaucoup, âgés en moyenne de 15 à 25 ans, il s'agit avant tout de trouver en Europe une place pour se construire un avenir, peu importe en vérité que ce soit en Angleterre ou ailleurs. C'est notamment le cas de ceux qui viennent des villes. Pour ceux qui viennent des campagnes environnant Jalalabad, ce sont bien les taliban qui les ont fait fuir. Ceux-là vous raconteront sans doute, dans un mauvais anglais, comment ils ont perdu leur proches et vous montreront pour certains les stigmates de coups reçus par ceux qu'ils appellent "charsi" ou "magan" (police des moeurs islamique).

Parmi eux, il y a aussi des tajiks du Nord-Est de l'Afghanistan ou du Panshir : le fief de feu Ahmed Chah Massoud, qui a soutenu les américains contre les taliban, avant de se faire assassiner par de faux journalistes belges. Il y a aussi quelques ouzbeks et turkmènes qui se partagent quelques cabanes à l'entrée du village. Pour tous ces groupes, la cohabitation se fait

sans heurts, car ils sont tous de confession sunnite. Mais si vous prenez le temps de traverser la rocade et que vous vous enfoncez dans les taillis du bord de mer, vous ne tarderez pas à découvrir d'autres afghans, hazaras pour leur part. Perses de confession chi'ite, ils sont originaires du centre de l'Afghanistan (Bamiyan) et se retrouvent en minorité à Calais. Ils vivent de façon plus précaire encore que les autres. Leurs cabanes sont isolées les unes des autres et ils se tiennent à distance des pachtoun car ils ont longtemps subi et subissent encore les persécutions de la part de leurs voisins sunnites.

Qu'ils soient chi'ites ou sunnites, pachtoun ou hazara, leurs récits font pourtant état des mêmes blessures, des mêmes peines et d'un même espoir commun : retrouver un jour leur pays pacifié. Mission dans laquelle les forces de l'OTAN ont tristement échoué, comme la France a échoué à leur offrir ce statut de réfugié auquel ils ont tous droit.

*Les mots en italique ne prennent pas de "s", car ce sont déjà des mots au pluriel.



Calais : séjour en absurdistan

Entre l'été 2007 et mai 2008, nous avons effectué dans une démarche de témoignage, un certain nombre de séjours en immersion auprès des populations migrantes à Calais. Compte-rendu d'investigation...

Coups de tonfa, gaz lacrymogène, ce matin du 17 janvier 2008 le réveil a été dur pour les résidentes et les résidents de la zone des Dunes. Rien de bien inhabituel pour les migrants de Calais, me direz vous. Ce qui fut bien différent ce jour là, c'est sans doute l'esprit liquidateur de la police qui fit le réveil matin : depuis le samedi précédent, la CRS 3 était parasitée par la gale et l'un de ses agents hospitalisé, ce qui n'eut sans doute pas pour effet de calmer l'ardeur chasserresse des flics. Ils se sont donc contentés d'arriver avec cinq véhicules et une vingtaine d'agents accompagnés de chiens, afin de ramasser tous les étrangers de la « jungle », des Afghans, pour finalement mettre feu à tous leurs abris. Une désinfection en somme. Les Afghans, rencontrés sur place le jour suivant, racontent avec incompréhension de quelle façon ils ont été tirés par les pieds hors de leurs cabanes, à grand renfort de matraques et de bottes, puis embarqués dans les vans garés au milieu de l'enceinte de l'usine Tioxide. Après, ils n'ont rien vu, mais à leur retour tout était calciné. C'est triste à voir. Les cendres sont seules à témoigner de ce que personne hormis les migrants n'a vu : tout ce qu'il reste des réchauds, ce sont des carrés de briques éclatées et des casseroles carbonisées. Le reste n'est qu'amoncellement de vêtements et de pneus brûlés, de tôles et de grilles tordues par la chaleur...

Vers 13 heures, au terrain vague du quai de la Moselle, ce sont toujours les mêmes visages burinés mais jeunes, les mêmes adolescents agenouillés le long des grilles, les mêmes humains en habits dépareillés que ceux qui depuis cinq ans viennent chaque midi chercher

John, noms véritables ou noms d'emprunt. Ils fuient la mort, la pauvreté, la faim ou l'absence de libertés, mais ne sont pas reconnus chez nous comme réfugiés, quand bien même la convention de Genève reconnaît comme réfugié "toute personne qui, craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions [...]", [...]

Pas si misérables que ça

Dans la file qui attendait le repas près de la Cabina, ce mobil home juché au milieu du terrain du quai de la Moselle, on pouvait rencontrer il y a peu un Kurde irakien qui se cachait le visage derrière une écharpe noire. Il disait que chez lui, il était garde du corps du

premier ministre du Kurdistan Nechirvan Bazzani, mais ne voulait pas que les autres le sachent. Et puis il y avait là aussi Wahed Ulah, qui était professeur d'anglais en Afghanistan, John et un autre Africain qui étaient doctorants de sciences politiques en Erythrée, un jeune Afghan qui était traducteur pour l'armée

américaine, un grand costaud qui était officier de police en Irak, Muhammad qui était chef d'entreprise en Iran, Sami, un étudiant en médecine érythréen qui a fuit son pays pour échapper à l'enrôlement forcé dans l'armée et poursuivre simplement ses études : « Pourquoi on fuit nos pays ? Souvent, on a un travail, notre famille là-bas. Si on pouvait y vivre en paix et en liberté, on ne partirait pas. Mais on y est menacés : c'est la première raison de notre départ ». Ils vous accueillent avec un grand sourire, vous parlent avec sincérité, vous proposent de partager avec vous la ration

Ils fuient la mort, la pauvreté, la faim ou l'absence de libertés, mais ne sont pas reconnus chez nous comme réfugiés



ici le repas donné par les associations. Exilés de la guerre et blessés de la vie, les noms changent, mais les destins sont étrangement similaires. Qu'ils viennent d'Afghanistan, du Kurdistan irakien, de l'Erythrée ou de la Somalie, de Palestine ou d'Iran, ce sont souvent les mêmes récits racontés avec la même tristesse. Ce sont aussi toujours les mêmes regards où se mélangent l'espoir, la peur et la mélancolie. Ils s'appellent Rasul, Abdullah, Walli, Safiullah, Ahmed, Hassan et parfois même

qu'ils ont eue de la part de l'association La Belle Etoile. Ils sont curieux et demandent qui on est, ce qu'on fait dans la vie, si on est mariés, ce qu'on pense de notre président, puis concluent les conversations avec de récurrents « Police no good » qui en disent long sur ce qu'ils subissent à l'écart du centre-ville. En parlant avec eux, on comprend vite comment ils fonctionnent, ce qu'ils ressentent face à la violence policière, l'injustice de leur condition et l'absurdité des préjugés qu'on a sur



eux. En premier lieu, l'insupportable « on ne peut pas accueillir toute la misère du monde » qui tient lieu d'argument de poids de la part de tous ces gens qui ont assimilé la présence de « l'étranger » comme un handicap. C'est cette image de « l'étranger voleur d'emploi », du « mendiant aux portes de l'Europe », du « métèque » ou de « l'envahisseur » qui hantent les esprits occidentaux. Les migrants et les migrantes sont présentés comme des profiteurs ou comme des pauvres en haillons qui viennent quémander l'aumône et prendre la place de « l'honnête citoyen européen ». Pourtant leur profil est plutôt classe moyenne éduquée, diplômée et qualifiée, qui a pu dépenser jusqu'à 10 000 euros pour faire un voyage vers ce qui était sensée être la liberté. Et quand bien même la pauvreté serait un motif, cela ne justifierait-il pas davantage d'offrir un abri ?

Nuits d'écueils

18h30, les migrants convergent vers le quai Paul Dévot pour la distribution de nourriture du soir. Ils apportent avec eux les attristants récits de leur survie quotidienne, entre foulures et coupures, coups de matraques et courses à travers les épines d'argousiers. Mais il y a aussi les nouvelles qui mettent davantage en colère, comme ce jeune Kurde ébouillanté au visage avec du café par un routier, cet Erythréen poignardé au cou par un nazillon, cet adolescent afghan tombé du camion et dont la jambe a été écrasée, cette jeune Erythréenne tuée sur l'autoroute... Sans compter la violence policière gratuite, qui a lieu tout au long de la journée : alors que nous marchons dans Calais, nous sommes rattrapés par un Erythréen visiblement paniqué. Il nous explique qu'il s'est fait arrêter par la police, mettre en garde à vue, et qu'au moment de le relâcher, un des policiers l'a mis à terre et tabassé avec ses rangiers. Il boite et se tient le bras. Nous l'emmenons à la PASS (note), sorte de mini hôpital pour malades ou blessés sans ressources, où se réunissent l'après-midi plusieurs dizaines de migrants qui viennent s'y reposer, prendre une douche, bavarder, mais surtout, échapper à l'oppression policière permanente. L'infirmière diagnostique une luxation qui sera confirmée par une radio : Mica a le bras totalement démis de l'épaule. Il refuse de se faire soigner : « *no treatment in this nazis country. First I want to meet mister Justice* ». L'hôpital donnera un papier attestant de ses blessures, avec lequel il va porter plainte accompagnée de Sylvie, de l'associa-

tion Salam. Autant dire que la plainte n'aboutira pas : comment porter plainte contre la police, à la police ?

Calais est la dernière barrière à franchir avant d'arriver au but. et pour y parvenir, il faut chaque nuit marcher vers les zones de parking où les camions passent la nuit avant d'embarquer sur les ferries. Ce sont deux heures de marche, puis la rencontre avec les passeurs qui monnaient une place dans le chargement ou sur les essieux entre 400 et 1200 euros (300-1000 pounds). C'est aussi l'attente, puis les portes du fourgon qui s'ouvrent sur des chiens renifleurs, la police anglaise, l'échec. Les migrants peuvent se tromper de camion et se retrouver en Belgique, d'où ils reviennent à pieds. Ou alors la Police aux Frontières française, tout simplement, puis le Centre de rétention de Coquelles. Relâchés le matin, les migrants refont surface à la distribution, relativisant leur échec par un constat simpliste : « no chance ».

Une farandole de solidarité

Du côté des associatifs, l'épuisement se fait sentir, [...] mais rien ne semble pouvoir gagner leur volontarisme. Distribution du thé à 11 heures et repas du midi à la Cabina, repas du soir au quai Paul Dévot, vestiaire le samedi à l'Eglise Notre Dame, douche au local du Secours Catholique, soins à la PASS rue des soupirants... [...] Des journalistes, les bénévoles en ont vu passer des myriades, posant irrémédiablement les mêmes questions et prenant toujours les mêmes images. Des politiques aussi il en est passé des dizaines, venues se faire mousser ou montrer leur impuissance, de Dominique Voynet à Dominique Strauss-Kahn, en passant par José Bové ou Isabelle Carré. [...] Le regard de l'opinion non plus ne semble pas vouloir changer : on n'a toujours pas compris que de mettre des batteries de missiles le long des frontières ne suffira pas à arrêter des hommes et des femmes qui n'ont plus rien à perdre.

Tiré de La Brique n°8, juin-sept 2008

“La PAF, bras armé de la xénophobie d’Etat”

Le collectif de soutien aux personnes sans-papiers de Rennes passait en procès en janvier, après une plainte du ministère de l'intérieur visant des tracts jugés diffamatoires et injurieux. Face aux faits relayés par le collectif et aux témoignages, le tribunal les a relaxés. Désormais on peut le dire : « La PAF est le bras armé de la xénophobie d'Etat », « La PAF aime les blagues racistes », la PAF « organise des contrôles d'identité au faciès » ou encore « tous les jours, à la gare, pour trouver des personnes sans-papiers, les policiers font des contrôles

d'identité racistes en choisissant volontairement de contrôler en priorité les noirs et les arabes ». Un autre tract, décrivant le quotidien de la police aux frontières, était également visé. Nous nous sommes permis de vous le proposer à la lecture :

LA POLICE AUX FRONTIÈRES (PAF) RECRUTE: REJOINS-NOUS !

*Tu t'ennuies dans la vie?
Tu veux soutenir notre Président dans sa pêche aux voix du Front National?
Tu trouves qu'il y a trop d'étrangers en France?
Tu veux un métier où, plus t'obtiens des résultats, plus tu gagnes du fric?
Alors la police de l'immigration est faite pour toi!
Le matin vers 6 heures, tu commences ta journée et tu vas cueillir quelques sans papiers à leur domicile grâce aux fichiers préparés par la Préfecture ou grâce à ces quelques bons citoyens qui dénoncent leur voisin. Si tu les rates, ne t'inquiète pas! Dans la journée, tu*

*peux aussi organiser des contrôles d'identité au faciès. Tu te postes à la gare ou dans le métro et tu contrôles en priorité les arabes et les noirs. Y a toujours un ou deux sans-papiers parmi eux. Et si jamais tu les rates encore, alors n'hésite pas à mettre le paquet. Tu te postes devant la Croix Rouge, devant un foyer pour étrangers ou encore devant une association qui s'occupe d'aider les sans-papiers, et là c'est bingo! Tu as toujours apprécié l'ordre, la propreté, l'intimité? Là encore notre service te donne l'occasion d'accompagner les sans-papiers dans des centres spéciaux que l'on appelle les centres de rétention. Ils sont parqués de force par dizaines et c'est toi qui les déplaces, qui les emmène à l'hôpital, au tribunal, à leur consulat et même dans leur pays. Si tu as peur des arabes et des noirs sache que tu peux maintenant menotter les sans-papiers à chaque fois que tu te déplaces. Ça rassure et c'est rigolo, parce que, eux, ils ne comprennent pas pourquoi on leur met des menottes alors qu'ils ont rien fait.
Si tu aimes les enfants, tu trouveras dans notre*

*service beaucoup de satisfaction. Tu n'es pas sans savoir que les sans-papiers font des enfants juste pour éviter d'être expulsés. Ben maintenant, on peut aussi interpeller les enfants, les mettre en garde à vue avec leurs parents ou encore les placer en rétention. Oui, oui, notre métier autorise l'enfermement des enfants. Cela facilite des relations de proximité avec toutes les catégories d'âge.
Y a aussi les expulsions. T'es dans une équipe et on te charge de raccompagner les sanspapiers dans leurs pays. Ce qui est chouette, c'est le voyage parce que tu vois des paysages.
En plus, si le sans-papiers te fait chier ou est trop bruyant, des fois t'as le droit de le calmer par une petite piqûre ou de l'attacher dans l'avion. Nous faisons donc un travail proche de celui des médecins, fondé sur la proximité des corps.*

Tu trouves que notre métier est dégueulasse? Alors rejoins nos pires ennemi(e)s du collectif de soutien aux personnes sans-papiers »

Dans le bus

Les conducteurs de bus de Calais ont reçu de leur direction une lettre de recommandations. Ils doivent discrètement biper une fois leurs supérieurs si des militant-es de No Border montent dans leur bus. S'ils ont l'air agités, préparés à manifester, ils doivent biper deux fois. Heureusement, certains conducteurs refusent.

Trêve de politesse

Lundi soir, A. rentrait tranquillement, tout seul, au camp. Les flics ont déboulé, l'ont projeté sur un capot de bagnole, et ont complètement vidé son sac sur le sol. Ils sont repartis comme ils sont venus : comme des chiens.

Le choc des photos

Depuis le début du camp, une 206 grise avec à son bord deux fouille-merde sont constamment plantés à quelques mètres du camp. D'autres se planquent dans les fourrés entre le camp et la rocade. Armés d'impressionnants objectifs de photo, ils passent leur temps à photographier. Sont-ils des flics ? Des journalistes-flics ? Sommes-nous des terroristes ?

Retour sur la préparation du No Border

Organisation d'un camp No Border est en elle-même une affirmation politique. Les membres du comité organisateur tentent d'éviter au maximum les comportements hiérarchiques. Chaque décision importante fait l'objet préalable de discussions entre toutes et tous afin d'obtenir le consensus. Et chacun-e est amené à prendre et à partager les responsabilités : coordination, logistique, contacts avec la presse ou trésorerie sont des tâches assumées collectivement. Des personnes ou des « groupes de travail » sont mandatés sur la base du volontariat pour la réalisation de missions précises, disposant alors d'une large autonomie, mais devant rendre compte régulièrement de leur travail en réunion collective.

L'anonymat tant décrié par le préfet et la maire (et les médias à leurs bottes) s'explique ainsi : chacun-e étant responsable de tout le monde – et inversement – pourquoi individualiser une responsabilité alors que le mouvement est collectif ?

De plus, face à la criminalisation du mouvement et des idées du No Border, l'anonymat est un moyen de ne pas faire porter des risques judiciaires sur les épaules d'une seule personne. Les autorités pouvant inculper au moindre prétexte.



Chaque décision et l'ensemble de l'évènement est pris en charge par le comité organisateur et ses soutiens. Il se base sur une solidarité qui fait face aux répressions avérées et répétées de l'État à l'encontre du monde militant.

La diffusion des idées du No Border

L'idée d'un Camp No Border à Calais a été lancée en décembre 2008. Les rencontres se sont ensuite



enchaînées entre Lille, Calais, l'Angleterre ou la Belgique. Et c'est en avril 2009 qu'un premier appel est lancé, traduit en plusieurs langues. S'en est suivie une tournée d'information dans plusieurs villes de France, en Belgique ou en Angleterre : ce « no border tour » permettant d'expliquer la situation calaisienne actuelle et de montrer l'enjeu d'un tel camp.. Afin qu'une solidarité se crée avec les populations migrantes retenues à Calais, un appel « A tous les exilés bloqués à la frontière franco-anglaise », traduit en arabe et en afghan, a été diffusé lors des distributions de nourriture à Calais.

L'installation... tranquille !

En arrivant dès samedi, les militant-es se sont affairés à leur « confort » et à l'accueil de tou-tes. L'eau et l'électricité sont arrivés sur le camp malgré l'absence ostentatoire de coopération de la part de la maire de Calais. Les copains electriciennes ou plombiers ont reçu l'aide des néophytes, parmi lesquels les enfants du quartier ou les iraniens bloqués à la frontière et installés non loin de là. Les toilettes sèches (un sceau + de la sciure de bois), les douches ou les dernières structures en bois sont en cours de finalisation. Les potes menuisiers ont monté la yourte, les chapiteaux qui

recevront les débats et les différentes discussions, ou le cinéma qui projetera des films toute la semaine.

Hier, deux grandes cuisines sont arrivées en camion. Découpage de légumes ou vaisselles collectives rythment la vie sur le camp. Trois fois par jour, des repas végétaliens (sans viande ni oeufs ou lait) assurent la survie de tous et toutes sans exploiter d'autres êtres vivants.

Et tous les jours, deux grandes discussions réunissent tout le monde pour organiser les différentes tâches à réaliser et préparer les activités. La grande fourmilière qu'est ce camp No Border respire, vit. Il est - en soi - une parole à destination de toutes celles et ceux qui savent l'entendre, de Calais et d'ailleurs,. Mais aussi un crachat joyeux et rageur lancé à la figure des gestionnaires froids de l'Etat, et de ses matraqueurs. Planétaires de tous les pays, bienvenue au camp No Border !

